LA COURSE

OU

LES JOCKEIS,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE;

Repréſentée pour la premiere fois aux S.....
le 24 Août 1776.

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraiſemblable.
ART POETIQUE.

NAPOLI

M. DCC. LXXVII.

PERSONNAGES.

LE COMMANDEUR DE GRANDPRÉ, *Oncle de la Comteſſe de Senanges.* = *Naturellement gai, l'ame ſenſible ; 50 ans.* (*Un Surtout de Campagne, avec une Croix brodée deſſus.*)

LA COMTESSE DE SENANGES, *jeune Veuve, Niece du Commandeur.* = *Coquette par étourderie ; 20 ans.* (*Habillée en Amazone pour la Scene II, & en Houzard à la Scene VIII.*)

LE CHEVALIER DE FONDVILLE, *Amant de la Comteſſe.* = *Grave & ſenſible ; 28 ans.* (*En ſurtout & en bottes molles.*)

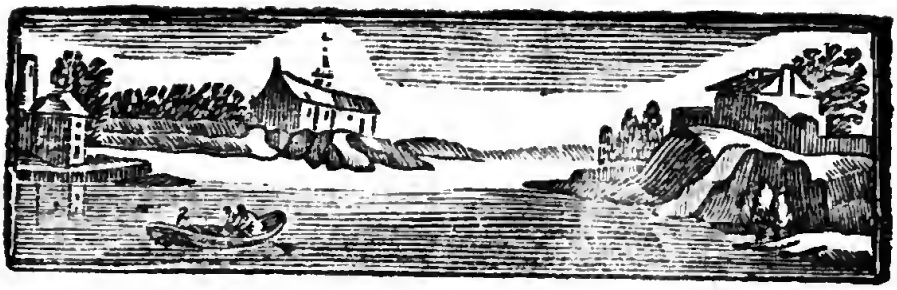
LE MARQUIS DE VOLNY.
LE COMTE D'ORSILLY.
LE BARON DE FORLIEU, *Amoureux de la Comteſſe.* = *Petits-Maîtres, étourdis, jeunes & élégants, de 20 à 22 ans.* (*Habillés comme des Jockeis.*)

MARTON, *Femme-de-Chambre de la Comteſſe.* = *Soubrette jeune & du bon ton.* (*Un karaco de gaze.*)

HENRI, *Valet-de-Chambre du Commandeur.* = *Homme de 40 à 50 ans ; fort attaché à ſon Maître ; point de Livrée.*

La Scene eſt à Neuilly, dans une Maiſon de Campagne de la Comteſſe de Senanges.

L'action ſe paſſe depuis ſept heures du ſoir juſqu'à minuit.



LA COURSE

OU

LES JOCKEIS,

COMÉDIE.

Le Théatre repréſente un Sallon de campagne. Au lever de la toile, on voit le Commandeur aſſis & liſant.

SCENE PREMIERE.

LE COMMANDEUR, HENRY.

HENRY, *entrant avec une lettre à la main, qu'il préſente au Commandeur, qui étoit occupé à lire.*

VOus ne deſcendez pas dans le jardin? la chaleur eſt paſſée.

LE COMMANDEUR, *d'un air de gaieté.*

Dans un inſtant..... D'où vient cette lettre?

HENRY.

De Paris. Un Poſtillon qui arrive ici à toute bride, me l'a remiſe.

LE COMMANDEUR.

Donne..., quand je l'aurai lue, j'irai faire un tour de

promenade.... (*avec gaieté.*) Je ne me ſuis jamais ſi bien porté.....

Henry reſte dans le fond du Théatre. Le Commandeur lit la lettre ; ſon viſage s'anime par degrés.

» MON CHER COMMANDEUR ,

» Il vient de ſe paſſer une ſcene chez Madame de » Senanges, qui met le comble à ſon étourderie. Elle » doit, par une ſuite de cette extravagance, venir » vous ſurprendre dans deux heures à Neuilly. Je » monte à cheval pour l'y ſuivre, & là je vous » dirai tous les détails de cette incroyable aventure.

» Votre Ami, FONDVILLE. »

Après avoir lu, il ſe promene à grands pas.

Elle me fera mourir de chagrin !.....

HENRY *derriere lui avec timidité.*

Monſieur ?

LE COMMANDEUR *ſe promenant.*

Madame de Senanges !... Madame de Senanges !...

HENRY, *avec intérêt.*

Comment ! Madame ſeroit-elle cauſe de l'état où je vous vois ?

LE COMMANDEUR.

Henry, je te l'avoue. Je ſuis pour elle dans la plus grande inquiétude. Ma ſanté m'a obligé de la quitter quelque temps pour venir ici,.... Elle ne devoit pas tarder à m'y rejoindre ; cependant elle reſte à la Ville, où malgré l'honnêteté de ſon ame, ſa coquetterie, ſes écarts, ſes travers, me font tout appréhender pour elle.

HENRY.

Quoi ! c'eſt cela, Monſieur, qui vous affecte ſi violemment ? Allez, allez, tranquilliſez-vous, l'âge amenera tout..... Veuve à vingt ans, Madame de Senanges ſçait-elle ſeulement ce qu'elle doit être, ce qu'elle doit vouloir ?.... Sa jeuneſſe....

LE COMMANDEUR *l'interrompant.*

Plaiſe au Ciel, mon cher Henry, que tes prédictions s'accompliſſent ! C'eſt la part que tu prends à ce qui me touche, qui t'aveugle..... Dans le moment même, un de mes amis m'écrit pour me pré-

parer à une nouvelle extravagance de ſa façon.

HENRY.

Ah ! mon cher maître, je vous le dis encore une fois, elle changera. Madame votre niece fait de temps à autre, je l'avoue, des incartades ſingulieres; mais un inſtant après, elle en eſt la premiere au déſeſpoir..... Si elle eſt coquette, ce n'eſt que par étourderie; vous le ſçavez, ce n'eſt pas là le fond de ſon caractere..... elle a le cœur admirable.... & elle vous aime beaucoup.

LE COMMANDEUR.

Et moi, Henry, ſi je ne l'aimois pas, prendrois-je un ſi vif intérêt à ce qui la regarde ? La mort de ſon premier mari ne l'a-t-elle pas rendu libre ?.... Cependant qu'il ſeroit heureux qu'elle pût ſe déterminer à former de nouveaux liens ! Le Chevalier de Fondville, (le même qui vient de m'écrire,) homme de condition, & d'une fortune égale à la ſienne, l'adore; mais ce jeune homme eſt trop raiſonnable pour elle; elle n'en voudra pas.

HENRY.

Il eſt vrai qu'elle ne pourroit mieux choiſir.

LE COMMANDEUR.

Et c'eſt une raiſon de plus pour l'en empêcher. Que veut-elle faire, par exemple, de cette foule de jeunes gens qu'elle traîne par-tout ſur ſes pas ? De ce libertin de d'Orſilly, qui n'a ſûrement d'autre idée que celle de ſon déshonneur ? .... De ce diſſipateur de Volny, qui cherche à raccommoder ſes affaires aux dépens d'une fortune qu'il ſçait être conſidérable ?.... De ce mépriſable Forlieu, qui ne lui fait ſa cour que par ton, par air, & qui ne peut que nuire à Fondville, ſans chercher à réuſſir lui-même ! (*Il relit ſa lettre.*)

HENRY.

Ne déſeſpérons de rien, Monſieur, ne déſeſpérons de rien.

LE COMMANDEUR, *après avoir lu ſa lettre, avec un nouvel embarras & une nouvelle inquiétude.*

Elle ſera ici dans deux heures !..... que je deſire, que je crains ſon arrivée !

HENRY.

Ah ! ah ! j'entends, je crois, dans la cour le bruit d'une voiture.

LE COMMANDEUR.

Cours vîte ; je ne ſuis viſible pour perſonne.

HENRY, *regardant dans la couliſſe.*

Eh ! c'eſt le carroſſe de Madame !.... mais elle eſt pas !.... je ne vois que Marton.

LE COMMANDEUR *avec un tranſport de joie.*

Seroit-il bien poſſible !

HENRY, *regardant.*

Non.... je me ſuis trompé..... je l'apperçois... elle eſt venue à cheval !.... la voilà en habit d'Amazone.

LE COMMANDEUR.

C'eſt la ſuite de cette nouvelle folie. Que va-t-elle nous préparer ? Ah ! mon cher Henry, d'après ce qu'on vient de me mander, j'ai le plus cruel preſſentiment..... mais taiſons-nous, je l'entends.....

SCENE II.

LE COMMANDEUR, LA COMTESSE, HENRY, MARTON.

LA COMTESSE, *entrant par la porte droite du Théatre, & courant embraſſer le Commandeur.*

BOnjour, mon cher oncle, vous me voyez dans une joie, dans un raviſſement, que je vous prie de vouloir bien partager.

LE COMMANDEUR.

Avant de prendre part à votre joie, ma niece ; il faudroit, je crois, ſçavoir ce qui peut l'occaſionner.

LA COMTESSE.

Enfin, mon oncle, je me rends à vos vœux : Vous m'avez tant preſſé de me remarier.....

LE COMMANDEUR.

Hé bien?

LA COMTESSE.

Je crois que je vais m'y décider. Oui.... je ne me trompe pas.... je me remarie.

LE COMMANDEUR, *d'un ton froid.*

Et peut-on ſçavoir le Héros d'un ſi beau choix?

LA COMTESSE, *froidement.*

Je n'en ſçais rien encore.

LE COMMANDEUR.

Comment! vous vous remariez, & vous ne ſçavez pas à qui!..... Mais quand le ſçaurez-vous donc?

LA COMTESSE, *froidement.*

Dans une demi-heure, peut-être.

LE COMMANDEUR.

Que voulez-vous dire?

LA COMTESSE, *à Marton.*

Marton, as-tu donné ordre qu'on examinât bien celui qui arriveroit le premier?

MARTON.

Oui, Madame.

LA COMTESSE.

Et la couronne eſt-elle prête?

MARTON.

Le Valet-de-chambre la remettra au Vainqueur.

LA COMTESSE.

Bon : tout ſe fera avec la plus grande exactitude.

LE COMMANDEUR.

(*Apart.*) Je n'entends rien à ce myſtere! (*haut.*) Ma niece expliquez-vous.

LA COMTESSE, *avec gaieté.*

Vous connoiſſez bien, mon cher oncle, ce cheval barbe du petit Duc, qui a gagné dernierement cinq cens louis à la Courſe?

LE COMMANDEUR.

Après..... à quoi vient ce cheval barbe? & qu'a-t-il de commun avec votre mariage?

LA COMTESSE.

Patience. Vous vous reſſouvenez de cette Courſe, n'eſt-ce pas ?

LE COMMANDEUR.

Oui.

LA COMTESSE.

Eh bien moi, je me la ſuis rappellé auſſi fort heureuſement, il y a deux heures.

LE COMMANDEUR.

(*A part.*) Je ſuis ſur les épines..... où en va-t-elle venir ? (*haut.*) Achevez.

LA COMTESSE.

Il y a deux heures que Volny, d'Orſilly, Fondville & Forlieu étoient tous les quatre chez moi. Chacun d'eux me preſſoit de décider ſon bonheur, je ne ſçavois comment les accorder, lorſqu'il me vint une idée excellente. « Vous êtes tous également aimables, leur » dis-je, cependant je n'en puis préférer qu'un. Con» vient-il de faire trois mécontens pour un heureux ? » Ses rivaux ne m'accuſeroient-ils pas avec raiſon d'in» juſtice & d'ingratitude ! je vous le demande à vous» même. Eh bien ! vous allez voir comme aucun de » vous n'aura à ſe plaindre de moi. Vous ſçavez que » j'ai une maiſon de campagne à Neuilly, allons-y ſou» per ce ſoir. Je vous précéderai. Vous vous raſſemble» rez à la Barriere du Roule ; vous mettrez au galop » à la même minute, & celui qui arrivera le premier » aura ma main ; les derniers de vous n'auront du moins » à s'en prendre qu'à leurs chevaux. Je n'aurai rien à » me reprocher... Si vous arrivez enſemble, nous ver» rons à imaginer un autre moyen. » Ils ont trouvé celui-ci admirable, & y ont tous applaudi, à l'exception du Philoſophe Fondville. Il s'eſt pourtant mis à la fin ſur les rangs, & il courra, mon cher oncle, il courra. Après les avoir ainſi congédié, je ſuis auſſi-tôt monté à cheval, & me voilà... A préſent, grave Commandeur, que penſez-vous de cet expédient ?

LE COMMANDEUR.

Voilà bien, Madame, la plus grande folie que vous ayez encore faite.

LA

LA COMTESSE.

Mais, mon cher oncle, vous me grondez toujours : tantôt je ſuis une coquette, aujourd'hui je ſuis une folle.

LE COMMANDEUR.

Cela eſt vrai, ma chere niece.... c'eſt-à-dire, que ta main dépendroit du plus ou du moins de vigueur d'un cheval.

LA COMTESSE.

Vaudroit-il mieux qu'elle fût le prix du plus ou du moins de richeſſes d'un adorateur ?

LE COMMANDEUR.

Belle comparaiſon ! ... & ſi le hazard alloit t'adjuger à Volny, vois quel abîme eſt ouvert ſous tes pas !... Par la plus étonnante de toutes les extravagances, tu t'es vouée au malheur, & peut-être à l'opprobre.

LA COMTESSE *frémiſſant.*

Que dites-vous, mon oncle ?

LE COMMANDEUR.

Que ſçais-tu, ſi forcée aujourd'hui de porter le nom de Volny, le plus libertin, le plus décrié des jeunes gens d'une Ville corrompue, tu ne ſeras pas mépriſée par cet homme mépriſable, qui ne ſe croira pas obligé d'être reconnoiſſant d'une fortune qu'il ne devra qu'à une folie auſſi bizarrre. Cette fortune, qui à préſent te donne quelque prix à ſes yeux, ſera morcelée bientôt par d'avides créanciers, &, deſpote injuſte, ton époux s'arrogera le droit d'en diſſiper encore les débris. L'ingrat, ſi tu te plains, ſera le premier à te reprocher l'étourderie à laquelle il aura dû ſon bonheur, & en fera le prétexte de ſes vexations. Tu verſeras alors des larmes inutiles ſur tes chaînes ; tu les traîneras dans un monde dédaigneux, qui n'entendra ton nom que pour blâmer ton caprice, & ſourire à tes peines.

LA COMTESSE *avec impatience.*

Mon oncle ?...

LE COMMANDEUR *ſans y faire attention.*

Tu eſperes peut-être qu'alors les Loix viendront à ton ſecours ? Oſeras-tu les invoquer ces Loix ſi ſouvent ſourdes aux cris de la jeuneſſe ſacrifiée, de l'innocence ſéduite, de l'inexpérience abuſée ? Des premiers liens formés par des parens ambitieux & tyranniques, ſont-ils rompus par la Juſtice dès qu'ils ſont malheureux ? Elle verra ſans doute d'un œil bien moins favorable la réclamation d'une femme, victime volontaire de ſon extravagance.

LA COMTESSE *voulant l'interrompre.*

Mon oncle, ceſſez...

LE COMMANDEUR.

Ciel ! quelle affreuſe perſpective !... les terres décrétées, les maiſons ſaiſies, toi-même ſollicitant de la pitié de créanciers rigoureux, une petite parcelle d'un bien dont Volny projette peut-être la diſtribution... Que ſeroit-ce donc, ſi la nature, qui refuſe ſouvent à une union vertueuſe, le ſourire qui la féconde, te puniſſoit d'un hymen ridicule, en te rendant encore miſérable, & multiplioit tes malheurs, en multipliant ton exiſtence ?

LA COMTESSE *avec humeur.*

Mais vous ſuppoſez toujours que ce ſera Volny...

LE COMMANDEUR.

Eh ! quand ce ne ſeroit pas Volny ! Cours-tu moins de riſques avec un d'Orſilly, un Forlieu ? Tu n'as entre ces trois libertins que le choix des vices.

LA COMTESSE.

Je ſens vivement tout ce que vous venez de me dire... oui, vous avez raiſon ; j'ai ſûrement fait une étourderie.

LE COMMANDEUR.

Il eſt bien heureux que tu commences à le croire.

LA COMTESSE *vivement.*

Mais tout peut ſe réparer.

LE COMMANDEUR.

Comment ?

LA COMTESSE.

Vous ſçavez que je leur ai dit que s'ils arrivoient enſemble, nous verrions à imaginer un autre moyen...

LE COMMANDEUR.

Eh bien?

LA COMTESSE *gaiement.*

Ce bonheur-là m'en voudra ſûrement... & alors il eſt clair que je ne ſerai pas obligée de les épouſer tous les quatre.

LE COMMANDEUR.

C'eſt bien là le moment de plaiſanter!... Va, ce n'eſt pas la crainte d'un mariage ridicule qui m'inquiette. Une promeſſe auſſi inconſidérée ne ſçauroit engager ni ton cœur, ni ta main. Mais, quand ces étourdis vont fondre ici, quand le vainqueur, s'il y en a un, uſant du droit que tu lui as donné ſur ta perſonne, viendra te ſommer inſolemment de ta parole... dis?... que vas-tu devenir?... moi-même que pourrai-je faire pour te juſtifier d'un engagement téméraire?... Parle, ma niece, dicte-moi la conduite que je dois tenir?

LA COMTESSE *anéantie.*

Je l'ignore.

LE COMMANDEUR.

Je ne ſuis pas encore revenu de ma ſurpriſe!..... Faire dépendre le bonheur de ſa vie de la bonté d'un Courſier!..... voilà donc comme tu te choiſis un époux?... (*avec tendreſſe.*) tandis qu'un oncle qui t'aime... ſes repréſentations, ſes ſentimens ſont inutiles... ma niece...

LA COMTESSE *avec la ſenſibilité du moment.*

Mon oncle, daignez m'épargner des reproches qui m'accablent, & ne ſongeons qu'à remédier à ma faute. (*gaiement.*) Eh bien, Marton? ton eſprit fertile en expédiens n'invente donc rien pour me tirer de l'embarras où je ſuis?

MARTON *s'approchant.*

Non, Madame, je n'imagine rien qui puiſſe parer à celui-ci, & franchement je n'y vois guere de re-

mede, à moins que cette migraine de commande, celle, par exemple, qui vous prend toujours avec les gens qui vous ennuient, ne vienne en ce moment à votre ſecours. Cela nous donnera un jour pour réfléchir, & un jour, c'eſt beaucoup.

LA COMTESSE.

Mais oui; je ſuis indiſpoſée, rien n'eſt plus naturel; en conſéquence je ne ſuis pas viſible, cela eſt encore dans l'ordre.

LE COMMANDEUR.

Et de quel œil croyez-vous qus vos jeunes gens verront cela?

LA COMTESSE.

Comme ils le voudront: que m'importe?... Je ne ſerai pas fâchée, du fond d'une chambre voiſine, de les entendre exhaler leur dépit; cette petite colere m'amuſera.

LE COMMANDEUR *hauſſant les épaules.*

Que tu es folle!

LA COMTESSE *rêvant.*

Pas tant... ſi je pouvois même aſſiſter à leur ſouper, ſans qu'ils me reconnuſſent? (*le careſſant.*) Comment m'y prendre pour cela, mon cher oncle?

LE COMMANDEUR *riant.*

As-tu perdu l'eſprit?

LA COMTESSE *avec vivacité.*

Ah!... il me vient en ce moment une idée, qui eſt plaiſante au poſſible... (*à Henry.*)

Henry! Fais-moi venir le Houzard du Commandeur.

HENRY.

Il n'eſt plus ici, Madame: c'étoit un mauvais ſujet, & Monſieur l'a renvoyé avant-hier à ſes parens.

LA COMTESSE *avec intérêt.*

Comment! vous l'avez renvoyé?

LE COMMANDEUR *avec amitié.*

Oui, & j'en ai du chagrin, j'y étois très-attaché; il vous reſſemblait, ma niece, il avoit de votre air,

LA COMTESSE *avec ſenſibilité, & lui ſerrant les mains.*

Que vous êtes bon, mon cher oncle !

HENRY.

Il ne nous reſte de lui que ſon habit.

LA COMTESSE *vivement.*

Tu me l'apporteras tout de ſuite dans ma chambre.

LE COMMANDEUR *alarmé.*

Qu'en voulez-vous faire, ma niece ?

LA COMTESSE.

C'eſt mon ſecret, cher Commandeur ; ſouffrez que je me taiſe.

LE COMMANDEUR *inſiſtant.*

Mais encore, Madame ?...

LA COMTESSE.

Je viens de faire une folie, je la veux réparer. (*à Henry.*) Tu diras à ces Meſſieurs de la Courſe, qu'en arrivant à ma maiſon, je me ſuis trouvé indiſpoſée. Ma migraine, par exemple, me ſera ici fort utile.

HENRY.

Oui, Madame...

LA COMTESSE *continuant.*

Que je me ſuis renfermé dans mon appartement ; & Marton les priera enſuite de ma part de demeurer à ſouper avec le Commandeur.

LE COMMANDEUR.

Moi, ma niece, ſeul avec ces étourdis !

LA COMTESSE.

Mon oncle, donnez ce jour tout entier à la complaiſance.

LE COMMANDEUR *avec impatience.*

Il faut donc toujours vouloir ce que tu veux. Henry, exécute ponctuellement les ordres qu'elle te donne.

LA COMTESSE.

Fort bien... Allons, mon cher oncle, déridez votre auguſte front... que nous allons nous divertir !

LE COMMANDEUR.

(*Avec un ris forcé.*) Beaucoup... (*d'un ton plus ſérieux.*) Madame, tâchez plutôt de profiter de cette aventure ridicule ; je ſouhaite que ce que vous méditez vous mette dans le cas de n'en plus avoir de pareille.

LA COMTESSE.

Qui, mon oncle. (*avec gaieté.*) Je ſens déjà ma migraine ; allons, Marton, ſoutenez- moi.) *Elle ſort par la porte du fond.*)

LE COMMANDEUR *la regardant ſortir.*)

Qu'elle eſt encore loin de ſe corriger !

SCENE III.

LE COMMANDEUR, HENRY.

LE COMMANDEUR.

TU vois, mon pauvre Henry, à quelle femme nous avons affaire ! Dieu ſçait comment cela va tourner !... Cependant, je voudrois bien ſçavoir ce qu'elle a imaginé pour réparer ſon étourderie. Que je crains que le remede ne ſoit pire que le mal !... A quoi cet habit de Houzard peut-il lui ſervir ?... Je m'y perds. Je commence à me repentir...

HENRY

Pour moi, j'en augure bien ; Madame a beaucoup d'eſprit...

LE COMMANDEUR.

Et fort peu de raiſon...

(*On entend dans la couliſſe* Volny, *crier d'un ton de Chaſſeur*, à moi !... à moi !...)

Mais ! qu'eſt-ce que j'entends !... quel bruit !... quel vacarme !

HENRY.

C'eſt apparemment le Vainqueur de la Courſe, le Héros de la Cavalcade.

LE COMMANDEUR *vivement.*

Regarde ſi c'eſt Fondville.

HENRY *regardant dans la couliſſe.*

Non, Monſieur, ce n'eſt pas lui.

LE COMMANDEUR *impatient.*

Qui donc?

HENRY *dans la couliſſe.*

C'eſt... c'eſt le Marquis de Volny.

LE COMMANDEUR *levant les mains au Ciel.*

Voilà mes craintes réaliſées! juſte Ciel! entre les mains de qui Madame de Senanges ſeroit-elle tombée! (*à Henry.*) Je vais le recevoir. Toi, cours retrouver la Comteſſe; ſois-lui utile en tout ce que tu pourras, & prends garde ſur-tout que les Domeſtiques ne jaſent. Concerte-toi avec Marton. (*Henry s'en va, il le rappelle.*) Ecoute, tâche de parler en particulier au Chevalier de Fondville, & qu'il monte dans mon cabinet; j'irai l'y trouver auſſi-tôt qu'il me ſera poſſible.

HENRY.

Oui, Monſieur. (*en s'en allant.*) Ah! ah! Meſſieurs de la Courſe, vous ne vous attendez pas à cette nouvelle aventure.

SCENE IV.

LE COMMANDEUR, VOLNY, *habillé en Jockai; il a une couronne de myrthe paſſée dans ſon bras, & entre par la porte droite du Théatre.*

VOLNY *avec volubilité, & lui prenant la main.*

BOnjour, grand Commandeur des Croyans... embraſſez-moi... allons, une ſeconde fois... encore une

troiſieme... Où eſt donc ta niece ?... Elle eſt à moi à préſent. Il faut avouer que j'ai bien le meilleur Anglais, la plus délicieuſe bête... je l'ai gagné au trente & quarante... Brr. Brr. j'ai laiſſé les autres à vingt pas de moi... qu'en dis-tu ?... Ne ſuis-je pas le premier de nos agréables pour mettre à fin les aventures amoureuſes ?... Enfin, ta niece eſt à moi... au reſte, cela ne t'étonne pas ; tu connois mon cheval... c'eſt cet *Alezan* qui appartenoit au Vicomte... As-tu jamais vu, Commandeur, un coureur pareil à celui-là ?... Il vaut mille louis ou ne vaut rien... Ce ſera la ſeconde femme qu'il m'aura fait avoir... A propos de femme, comment va ta ſanté ? Tu avois quitté Paris tout malingre... Tu ne me dis mot ! ſerois-tu fâché de me voir ton neveu ?

LE COMMANDEUR.

Mais, Marquis, êtes-vous fou ?... que voulez-vous dire ?... Vous me parlez de Madame de Senanges, de chevaux, de femme gagnée à la Courſe... quel galimatias !... Enoncez-vous plus clairement, ſi vous voulez que je vous réponde.

VOLNY.

Quoi ! tu ne ſçais pas !...

LE COMMANDEUR.

Expliquez-moi tout.

VOLNY.

Ecoute. Ta charmante niece...

LE COMMANDEUR *l'interrompant.*

Elle vient d'arriver.

VOLNY *d'un air léger.*

C'eſt bien fait à elle ; mais... je ne la vois pas, où eſt-elle donc ?

LE COMMANDEUR *froidement.*

Elle s'eſt trouvée un peu indiſpoſée, & elle s'eſt retirée pour prendre quelque repos.

VOLNY *d'un air de petit-Maitre.*

Et ſans te rien dire de ce qui nous amene ici ?

LE COMMANDEUR *froidement.*

Mais, non.

VOLNY.

VOLNY.

Tant mieux. Je vais te conter tout cela. Embarraſſée ſur le choix qu'elle pourroit faire d'un mari entre d'Orſilly, Forlieu & moi, elle a mieux aimé ſur cette bagatelle s'en rapporter à nos chevaux. Oh ! c'eſt une femme d'expédiens que ta niece !.... Elle nous a déclaré que celui d'entre nous qui arriveroit ici le premier, en partant enſemble de la Barriere, auroit ſa main. Je ſuis le premier arrivé, donc je ſerai ton neveu.... ah !.... ah !.... (*il rit.*)

LE COMMANDEUR, *d'un air d'étonnement.*

Quelle folie vous m'apprenez là !

VOLNY, *d'un ton leſte.*

Eh ! tiens, je l'avois déjà oublié : regarde cette couronne de myrthe qu'on vient de me préſenter en cérémonie : ami, c'eſt le prix de ma victoire, & le préſage de mon bonheur..... ah !..... ah !.... ah !..... (*il rit.*) Mais, qu'eſt-ce donc ? mes Concurrens tardent beaucoup ; il faut qu'il leur ſoit ſurvenu quelque triſte cataſtrophe.

LE COMMANDEUR, *toujours étonné.*

Comment puis-je ajouter foi à une aventure auſſi extraordinaire ?

VOLNY, *du même ton.*

Parbleu, ſi tu ne me crois pas, tu vas lire la vérité de ce que je te dis ſur la figure alongée de mes rivaux (*)..... juſtement, je les entends.

LE COMMANDEUR.

Marquis, je vous demande mille pardons ; mais obligez-moi de faire compagnie à ces Meſſieurs, tandis que je vais paſſer dans l'appartement de ma niece ; je n'y ſerai qu'un inſtant, & je vous rejoins.

VOLNY, *d'un ton dégagé.*

Très-volontiers, mon oncle

LE COMMANDEUR, *à part.*

Allons trouver le Chevalier. (*Il ſort par la porte du fond.*)

(*) On entend crier dans la couliſſe, *Volny, hé ! Volny.*

SCENE V.

VOLNY, FORLIEU, D'ORSILLY.

(Ils ſont auſſi comme des Jockeis, & entrent par la porte droite du Théatre.)

VOLNY.

SOyez les bien arrivés, mes chers amis. (*à d'Orſilly.*) Avoue enfin, d'Orſilly, que je ſuis le meilleur coureur que tu connnoiſſes.

D'ORSILLY.

Oui, ton cheval.....

FORLIEU.

Mon butor de *Jockei* ne s'eſt pas apperçu qu'un des fers du mien ne tenoit pas; je le rouerai de coups.

VOLNY, *perſifflant.*

Ces animaux-là ne penſent jamais à rien!... Ce pauvre Forlieu!..... ah! je te demande grace pour ton Connétable (*).

FORLIEU.

Pour Fondville, il monte à cheval comme un Philoſophe; auſſi eſt-il arrivé long-temps après nous: & nous nous ſommes crus obligés de l'attendre pour venir en corps te faire notre compliment.

VOLNY.

Je vous ſçais gré de cette pompe triomphale. (*Il récite ſur un ton d'Opéra.*)

Peut-on, après une victoire,
Recueillir des lauriers plus beaux?
Le mérite de mes rivaux
Eſt un nouveau luſtre à ma gloire.

Mais où eſt donc Fondville?

(*) Alluſion à l'origine de ce mot.

FORLIEU, *d'un air dédaigneux.*

Ma foi ! il n'eſt pas plus le nôtre que le ſien !

VOLNY.

Pardonnez-moi, d'Orſilly ſe ſent un certain foible pour lui.... Mais, ſans plaiſanterie, qu'en avez-vous fait ?

D'ORSILLY, *d'un ton froid.*

Il eſt avec le Commandeur. Comme nous deſcendions de cheval, Henry eſt venu lui dire que ſon maître vouloit lui parler.

VOLNY, *riant.*

Un amant malheureux a toujours des ſecrets à communiquer.

FORLIEU.

Qu'ils ſont bien formés l'un pour l'autre !

D'ORSILLY.

Ils reſteroient enſemble cent ans, que je ne crois pas que la fantaiſie me prît d'aller troubler ce reſpectable tête-à-tête.

VOLNY.

D'Orſilly, je t'abandonne Fondville ; mais, par amitié pour moi, un peu plus de ménagemens pour l'oncle de la Comteſſe..... car j'eſpere que tu n'as plus de prétentions ſur elle,.... tu me la cedes de bonne grace..... n'eſt-ce pas ?

D'ORSILLY.

Trêve de railleries : tu as ſçu prudemment eſquiver la rencontre de ces deux voitures qui m'ont barré le chemin vis-à-vis *des Sablons* (*), ſans cela j'aurais pu arriver avant toi.

VOLNY.

Auſſi, pourquoi n'as-tu pas fait proclamer cette Courſe à ſon de trompe ? On auroit eu grand ſoin de ne pas ſe trouver ſur ton paſſage.

(*) Jolie maiſon de Campagne ſur la route de Neuilly, appartenant à Monſieur R..... chez lequel on repréſentoit cette Comédie.

D'ORSILLY.

Volny a toujours le petit mot pour rire.

FORLIEU.

Je vous laiſſe dire; mais ſans les maudits cloux qui manquoient au fer de mon cheval, ah! comme j'aurois gagné. Madame de Senanges!

VOLNY, *à Forlieu.*

Tais-toi, le *galant Coureur*! Ah ça, Meſſieurs, la Comteſſe eſt à moi, & de franc jeu encore!..... Je viens d'en faire compliment à ſon oncle.

D'ORSILLY.

Allons, je te remets tous les droits que j'avois ſur elle.

VOLNY.

Quelle généroſité!

D'ORSILLY.

Eh bien, où eſt ta femme, que nous te préſentions à elle en cérémonie.

VOLNY.

Ma femme!

FORLIEU.

Oui, ta femme, Madame de Senanges! comme il fait l'étonné!

D'ORSILLY, *d'un ton de perſifflage.*

Il a déjà la pudeur d'un mari.

VOLNY, *froidement.*

Elle eſt indiſpoſée .... ſa migraine.....

D'ORSILLY, *en riant.*

A! c'eſt ſûrement un nouveau caprice.

FORLIEU.

Je le parierois ſur ma tête.

VOLNY, *à d'Orſilly.*

Mais vois donc Forlieu, comme il joue gros jeu!... Allons trouver la Comteſſe dans ſa chambre. Aux termes où nous en ſommes elle & moi, cela me paroît de ma part un procédé indiſpenſable..... qu'en penſez-vous?

D'ORSILLY.

C'eſt fort bien dit; allons.

FORLIEU.

Voilà juſtement Marton, elle nous ſervira de Hérault d'armes.

SCENE VI.

Les mêmes, MARTON. *Elle entre par la porte du fond du Théatre.*

MARTON.

MEſſieurs, Madame m'envoie vous faire ſes excuſes. Une indiſpoſition la prive du plaiſir de vous voir. Elle m'a chargé en même temps de vous dire que vous l'obligerez ſenſiblement de deſcendre dans le jardin. Vous lui rompez la tête par vos cris. Elle eſpere que ſa migraine ne vous empêchera pas de ſouper avec Monſieur le Commandeur; elle tâchera de s'y rendre, ſi elle ſe ſent un peu mieux.

VOLNY.

Avec plaiſir. Nous nous en retournerons cette nuit au clair de la lune..... Sçait-elle que je ſuis ſon vainqueur?

MARTON.

Oui, Monſieur le Marquis, j'ai eu grand ſoin de l'en prévenir.

D'ORSILLY, *badinant avec elle.*

C'eſt une fille *eſſentielle* que Marton!... Sur mon ame, elle eſt *délicieuſe*..... *adorable*..... Je veux l'embraſſer.

MARTON, *ſe reculant.*

Laiſſez-moi, Monſieur le Comte, je ne ſuis pas de la Courſe.

FORLIEU, *riant.*

Ah! ah! ah!.... je crois qu'elle veut perſiffler.

VOLNY.

D'Orſilly, laiſſe-la: c'eſt une prude que Marton.

D'ORSILLY.

Comme ſa maîtreſſe.

VOLNY.

Obéiſſons aux ordres de notre Souveraine ; Amis, deſcendons au jardin.

FORLIEU.

Voici l'heure de la promenade.

D'ORSILLY.

La ſoirée eſt charmante.

VOLNY, *à Marton.*

Mademoiſelle, ſi vous voyez Fondville, je vous prie de nous l'envoyer.

MARTON.

Je n'y manquerai pas.

Ils ſortent par la porte gauche qui conduit au jardin.

SCENE VII.

MARTON, *ſeule.*

MA maîtreſſe a voulu les écarter juſqu'au ſouper. Je vais lui rendre compte du ſuccès de ma commiſſion..... Voilà en vérité une bonne journée pour Madame !.... Elle a eu la gloire d'inventer une folie d'une eſpece nouvelle !..... quel ſingulier caractere !..... Oh ! je n'ai pas encore connu de femme comme celle-là..... j'ai cru tout-à-l'heure que la tête lui tourneroit de plaiſir, quand elle s'eſt vue avec ſon habit de houzard.... Elle brûle à préſent de ſervir ſon oncle à table ; mais je crains bien, malgré ſon déguiſement, que nos étourdis ne la reconnoiſſent.

SCENE VIII.

MARTON, LE COMMANDEUR; FONDVILLE, *en ſurtout ſimple & en bottines.*

Ils entrent par la porte du fond.

LE COMMANDEUR, *à Marton.*

OU ſont donc ces Meſſieurs?

MARTON.

Ils ſont deſcendus ſe promener, & ils m'ont dit de leur envoyer Monſieur le Chevalier.

LE COMMANDEUR.

Cela ſuffit; laiſſez-nous.

Marton ſort par la porte du milieu.

SCENE IX.

LE COMMANDEUR, FONDVILLE

LE COMMANDEUR.

CHevalier, quels jeunes gens!..... Que je plains ma niece d'être tombée en de pareilles mains!

FONDVILLE.

Il eſt vrai qu'ils ſont un peu étourdis.

LE COMMANDEUR.

Dites, fort extravagans: ſe montrer ainſi en public ſous la livrée d'un Valet Anglais!..... Mais, vous, Fondville, êtes-vous plus ſage, & plus raiſonnable? Ah! mon ami, comment avez-vous pu être ſeulement de cette Courſe?

FONDVILLE.

Que vous dirai-je, Commandeur ? Ce caprice de Madame de Senanges m'a effrayé ; vous ſçavez que je l'aime ſincerement.....

LE COMMANDEUR.

Oui, je le ſçais ; & je voudrois que ſa main ne dépendît que de moi ; mais ma folle de niece ne comprend pas tout ſon bonheur.

FONDVILLE.

Commandeur, l'amitité que vous avez pour moi vous aveugle.

LE COMMANDEUR.

Mon cher Fondville, le plus grand bonheur qui puiſſe arriver à une femme inconſéquente & légere, c'eſt de tomber entre les mains d'un honnête homme qui l'aime pour elle-même. C'eſt le tuteur qu'on met auprès d'un jeune arbre pour le redreſſer & le ſoutenir.

FONDVILLE.

Ah ! mon ami, vous connoiſſez mon cœur. J'ai craint, vous dis-je, cette nouvelle étourderie, ... (permettez-moi le terme.)

LE COMMANDEUR.

Vous pourriez encore en employer de plus expreſſif.

FONDVILLE.

Je ſuis monté à cheval, comme les autres, & je ſuis accouru ici, uniquement pour ne la pas perdre de vue.

LE COMMANDEUR.

Puiſſe-t-elle vous récompenſer de tous les ſoins que vous prenez pour elle !

FONDVILLE.

Tenez, Commandeur, je crois que je refuſerois ſa main, ſi je ne la devois pas à la tendreſſe de ſes ſentimens.....

SCENE X.

LE COMMANDEUR, FONDVILLE, LA COMTESSE *en Houſard, entrant par la porte du fond.*

LA COMTESSE *avec précipitation, & ſon bonnet à la main.*

AH ! mon oncle n'eſt pas ſeul... il eſt avec Fondville... Ecoutons. (*Elle ſe retire & écoute, la porte entr'ouverte.*)

LE COMMANDEUR.

Mais, mon ami, quand j'y penſe, je trouve étonnant que les folies continuelles de ma niece ne vous aient pas refroidi pour elle.

FONDVILLE.

Mon cher Commandeur, je connois Madame de Senanges; elle n'eſt qu'étourdie : tous ces caprices, ces inconſéquences qui vous donnent tant de chagrin, ne viennent pas de ſon cœur. C'eſt le tourbillon du monde qui l'a entraînée... Eh ! quelle eſt la femme qui à ſa place auroit pu y réſiſter ? Jeune, belle, riche, fêtée & adulée par tous nos jeunes Seigneurs, comment voulez-vous qu'elle échappât à ces charmes irréſiſtibles ?

LA COMTESSE *dans le fond du Théatre.*

Qu'entends-je ? Il eſt ici queſtion de moi !

LE COMMANDEUR *d'un air froid à Fondville.*

Ma niece trouve en vous l'apologiſte de ſes défauts & de ſes travers !... Je n'en puis revenir.

FONDVILLE.

Non, je ne les approuve pas, j'en connois le ridicule, & j'en gémis... mais, ſi je cherche moi-même à y trouver des excuſes, pardonnez, j'adore la Comteſſe... rien n'égale ma tendreſſe que ſes char-

mes , & je ſens que je l'adorerai toute ma vie. Chaque moment augmente mon ardeur & mon déſeſpoir... que faire ! J'attendrai du temps une guériſon que vos conſeils n'ont pu opérer.

LE COMMANDEUR.

Mes conſeils ! ah ! vous l'avez bien dit , ils ont tous été ſans fruit. J'ai eu beau lui repréſenter qu'elle ſe faiſoit dans le monde une réputation qui nuiroit à un ſecond établiſſement ; qu'il étoit temps , cependant , de faire choix d'un galant homme , qui la conſeillât & qui lui épargnât des ſcenes que ſon inconſéquence renouvelleroit chaque jour... Je lui ai même parlé de vous ; mais tout cela n'a rien produit.

FONDVILLE *d'un ton paſſionné.*

Cruel ami , qu'avez-vous fait ? En voulant m'obliger , vous lui avez ſans doute donné de l'éloignement pour moi !... à ſon âge, les remontrances aigriſſent au lieu de corriger... Elle me regardera , non comme un Amant tendre & ſoumis, qui n'a que ſon bonheur en vue , mais comme un mari ordinaire , comme un maître , qui ne cherchera dans ſa compagne qu'une eſclave ſoumiſe , & qui l'empêchera de ſe livrer à tous les amuſemens que ſa jeuneſſe deſire.

LE COMMANDEUR.

Mon cher Fondville , je crois que vous me gâteriez Madame de Senanges , (*riant.*) ſi cela étoit encore à faire.

LA COMTESSE *dans le fond.*

Comme on m'humilie !... Faiſons ceſſer cette converſation... (*Elle met ſon bonnet de Houſard , & s'avançant vers le Commandeur , lui dit :*) Monſieur ?

LE COMMANDEUR *appercevant la Comteſſe en Houſard.*

(*A demi-voix.*) Que vois-je ! quelle nouvelle folie !...

La Comteſſe lui fait ſigne de ſe taire , en ſe mettant un doigt ſur la bouche.

(*Haut , avec humeur , en allant à elle.*) Que demandez-vous ici ?

LA COMTESSE *embarrassée.*

C'est... Monsieur.... Fondville... qu'on.... attend.... au... jardin.

LE COMMANDEUR *d'un ton violent.*

Retirez-vous... (*A part.*) Ah ! si on alloit la reconnoître ! (*à demi-voix, en lui serrant le bras.*) Retirez-vous.

Elle se retire dans le fond du Théatre.

FONDVILLE *allant au Commandeur, ce qui le ramene sur le devant du Théatre.*

Commandeur, pourquoi tant de colere contre ce Domestique?

LE COMMANDEUR *furieux en regardant la Comtesse.*

C'est un petit étourdi que ma niece protege, & dont je crains bien qu'elle ne me fasse un fort mauvais sujet. (*La Comtesse sort avec vivacité.*) *à part.* Quelle est son idée ! (*à Fondville.*) Fondville, descendez dans le Parc, il est temps d'aller rejoindre la compagnie. (*à part.*) Il faut que je lui parle. (*à Fondville.*) Quelques ordres à donner ici m'empêchent de vous accompagner.

FONDVILLE *avec intérêt.*

Mais ! qu'avez-vous ?... qu'elle nouvelle inquiétude vous prend ainsi tout-à-coup ? Vous m'alarmez...

LE COMMANDEUR.

Je n'ai rien, mon ami ;... je voudrois être seul. Vous me pardonnez...

FONDVILLE.

Je vous obéis,.... cependant je n'irai pas loin ; voici nos jeunes gens qui reviennent.

LE COMMANDEUR *à part.*

Quel fâcheux contre-temps !

SCENE XI.

LE COMMANDEUR (*), FONDVILLE, VOLNY, FORLIEU, D'ORSILLY, HENRY.

Ils rentrent par la porte du jardin

VOLNY.

TOujours en converſation !... vous ne vous ennuyez pas à ce qu'il paroît !

FONDVILLE.

Nous allions vous retrouver.

LE COMMANDEUR.

Meſſieurs, vous êtes-vous amuſé à votre promenade ? (*à part.*) Je ne puis tenir à tant d'extravagances.

VOLNY.

Commandeur, ces berceaux, ces charmilles, ces cabinets de verdure ; tout cela eſt fort beau, aſſurément ; je compte cependant les arracher, & faire un jardin à l'Anglaiſe ; rien n'eſt ſi délicieux que des Ruïnes.

D'ORSILLY.

Pour moi, ce qui me flatte le plus, ce ſont les formes heureuſes des différentes ſtatues que j'y ai remarquées. Le nud ſe fait ſentir merveilleuſement à travers les draperies.

LE COMMANDEUR.

On reconnoît par-tout l'amateur, M. le Comte. (*à part.*) Il faut pourtant que je la rejoigne : comment m'échapper d'eux !

FORLIEU.

Mes amis, ſi nous faiſions un brelan !

(*) Il eſt très-inquiet pendant toute cette Scene.

LE COMMANDEUR *après un inſtant de rêverie.*

Voyons auparavant, ſi nous n'allons pas nous mettre à table. (*il appelle.*) Henry. (*à Henry.*) Soupons-nous bientôt ?

HENRY.

Quand vous le deſirerez.

LE COMMANDEUR.

Avec la permiſſion de ces Meſſieurs, ſervez. (*à part.*) Ah ! je crois par ce moyen, m'en voilà débarraſſé pour le reſte de la ſoirée... Je reſpire.

VOLNY *à Henry.*

Eh ! la Comteſſe ne viendra donc pas?

HENRY.

Vous la verrez au deſſert.

LE COMMANDEUR *bas à Henry.*

Où eſt-elle à préſent ? (*Henry lui fait un ſigne, il l'apperçoit à la tête des Domeſtiques.*) Ciel ! là voilà. (*Il s'avance vers elle, & pendant qu'il lui parle, on apporte la table, & l'on ſert.*)

SCENE XII, (*) & derniere.

LE COMMANDEUR, FONDVILLE, VOLNY, D'ORSILLY, FORLIEU, LA COMTESSE, DOMESTIQUES.

Pendant cette Scene, la Comteſſe eſt en Houſſard, derriere le fauteuil du Commandeur.

LE COMMANDEUR *s'avançant vers la Comteſſe, à demi-voix, & d'un ton ſévere.*

Est-ce là, Madame, le remede que vous avez trouvé à votre étourderie ? Rentrez.

(*) Cette Scene étoit bien plus longue lors de la repréſentation ; je l'ai abrégée d'un tiers à l'impreſſion, par déférence pour les avis de quelques Gens de Lettres.

LA COMTESSE *à demi-voix.*

Chut! point d'éclat : faites-les jaſer ſeulement, & laiſſez-vous ſervir.

LE COMMANDEUR *à demi-voix.*

Rentrez, vous dis-je.

LA COMTESSE *à demi-voix.*

Mon oncle, un peu plus de prudence... laiſſez-vous ſervir, je le veux. Craignez...

LE COMMANDEUR.

(*A demi-voix à la Comteſſe.*) Il faut bien s'y réſoudre. (*A part.*) Le ſingulier perſonnage que je vais jouer !... (*Après un moment de réflexion.*) Oui, je puis profiter de cette nouvelle étourderie... (*Aux autres, gaiement.*) Allons, Meſſieurs, prenons place, & que la légere indiſpoſition de ma niece ne nous empêche pas de nous livrer à la joie dans un jour de triomphe comme celui-ci ; que la liberté, & ſur-tout le plaiſir, ſoient l'ame de ce ſouper. Monſieur de Volny, vous êtes le vainqueur de la Courſe, c'eſt à vous de faire les honneurs de la maiſon.

VOLNY.

Cela eſt juſte. Mon cher Commandeur, mettez-vous-donc, je vous prie, au haut de la table, & d'Orſilly de l'autre côté ; moi, je vais me placer au milieu, entre la ſageſſe & la folie, Fondville à ma droite, & l'ami Forlieu à ma gauche.

Ils ſe mettent à table.

D'ORSILLY.

Le Commandeur a raiſon. De la joie, mes amis ; la Comteſſe aura peut-être cru nous jouer un tour ſanglant, affreux, en feignant cette migraine... Soupons gaiement, c'eſt le ſeul moyen de nous venger de cette petite ſcélérateſſe.

LE COMMANDEUR *à Volny.*

Marquis, cela eſt aſſez adroit à vous d'avoir gagné le prix de la Courſe. Vous en aviez grand beſoin. Entre nous, vos affaires ſont un peu en déſordre.

VOLNY *embarraſſé.*

Il eſt vrai que mon Intendant me rompt la tête tous les matins de ces miſeres-là.

LE COMMANDEUR *d'un air de bonté.*

Je ſuis enchanté que ma niece vienne ainſi à votre ſecours. Le hazard la ſert mieux qu'elle ne croyoit. A boire (*).

FORLIEU.

C'eſt bien dommage, en vérité, que la Comteſſe ne puiſſe pas en épouſer deux! Elle eſt aſſez riche pour cela.

FONDVILLE.

Point du tout... Les créanciers du cher Volny; quoique tous de très-honnêtes gens, ne le voudroient pas, quand même il ſeroit, lui, aſſez complaiſant pour y conſentir.

D'ORSILLY.

En effet, ce n'eſt pas trop d'une fortune pareille à celle de Madame de Senanges pour payer nos dettes, & ſoutenir à une certaine hauteur des hommes comme nous.

VOLNY *bas à d'Orſilly.*

Paix donc.

LE COMMANDEUR *s'égayant.*

Monſieur de Volny, c'eſt un compliment que je dois à ma niece. Comment, diable! elle aura le bonheur d'empêcher la ruine de tant de reſpectables infortunés!... Mais, au lieu de deux maris, comme l'a ſi bien dit le Baron de Forlieu, il me ſemble qu'elle va en épouſer quarante; le Tailleur, le Sellier, le Bijoutier, le Marchand de chevaux, & tant d'autres... A boire.

On rit.

(*) Toute la fineſſe du rôle du Commandeur dans cette Scene, conſiſte dans les diverſes inflexions de ce mot *à boire*, qui ſert à faire ſentir à la Comteſſe, qui eſt derriere ſon fauteuil, les différens propos des Convives. Comme il le répete ſouvent, cela le met dans le cas d'être un peu gris ſur la fin de la Scene.

FONDVILLE.

Pour moi, Commandeur, qui ne ſuis pas aſſez homme de Cour pour avoir des dettes, tout mon chagrin eſt que Madame de Senanges puiſſe payer celles de qui que ce ſoit. Que n'eſt-elle plutôt dans un état aſſez peu opulent pour ne pas dédaigner l'offre de ma fortune. Le don de ſon cœur eſt la plus belle dot que ſon amour pourroit m'apporter.

LE COMMANDEUR.

A boire.

VOLNY.

Oh ! les beaux ſentimens !

FORLIEU.

Il parle comme un Drame.

D'ORSILLY.

L'ame de feu Cyrus a paſſé toute entiere dans celle de Fondville. Comment ! il y a encore des hommes comme cela, & il ne ſe fait plus de Romans en vingt volumes ? Mais, ils trouveroient parbleu des acheteurs. *On rit.*

VOLNY *affectant un air ſérieux.*

D'Orſilly, tu fais là le mauvais plaiſant ! Je ſoutiens, moi, que la façon de penſer de Fondville, n'eſt pas dans le fond ſi provinciale que tu voudrois le faire croire. J'ai à-peu-près la même délicateſſe que lui ſur l'article de la fortune. Ce n'eſt pas ſeulement pour ſes biens immenſes que j'ai voulu gagner la Comteſſe. Vous n'aurez pas l'injuſtice, mes amis, de me croire intéreſſé ; je me ſuis ruiné aſſez leſtement, vous le ſçavez ; mais il faut faire une fin : je ſuis fatigué de toutes ces petites intrigues qui dérangent les plus groſſes ſantés : je veux avoir un chez moi : & puis quand ce ne ſeroit que pour me défaire de la jeune Baronne de Sancerre...

FORLIEU.

Et mais, je voulois m'en défaire auſſi... J'avois de vues ſur Madame de Senanges.

D'ORSILLY.

D'ORSILLY.

Entendons-nous. Déjà depuis trois grands jours cette même Baronne me peſe, je ne ſçais combien, & ſi je n'étois pas homme à procédés.....

FONDVILLE.

Bon, Meſſieurs, voilà Madame de Sancerre en bonnes mains !

LE COMMANDEUR.

Quand ce ſeroit la femme d'un Élu (*) :

VOLNY.

Mais ! quelle innocente que notre Madame de Sancerre. Qu'en penſez-vous, mes amis ? Comment !..... nous avoir tous les trois à la fois ! Oh ! cela eſt piquant !..... & moi, qui avois quelque ſcrupule de la quitter, parce que je croyois que cette femme étoit la plus honnête.....

D'ORSILLY, *l'interrompant.*

Une femme honnête !.... ! Oh la bonne folie !

FONDVILLE, *très-étonné.*

Comment !

LE COMMANDEUR, *tournant la tête vers la Comteſſe.*

Il a raiſon. Elles ſont toutes, ou galantes, ou coquettes, ou aſſez étourdies, pour paroître l'une & l'autre. A boire.

La Comteſſe demeure interdite & reſte à ſa place.

VOLNY, *aux autres à demi-voix.*

Le Commandeur ſe déride : Parbleu, il ſeroit très-plaiſant de le griſer. (*d'un ton dur à la Comteſſe.*) A boire donc au Commandeur.

LE COMMANDEUR, *très-gaiement.*

Oui, à boire donc.

FONDVILLE.

Commandeur, je ne vous reconnois plus. Eh ! qui oſera déſormais prendre la défenſe des femmes, ſi une ame honnête comme la vôtre, ſe range du côté d'un tas d'extravagans qui ne connoiſſent ap-

(*) Dans une Ville de Province où il y a garniſon.

paremmnet que ce qu'il y a de plus mépriſable dans un ſexe qui fait l'amour & la gloire du nôtre. Je crois, moi, & je l'avoue tout haut, qu'il ſe trouve des femmes, même en très-grand nombre, qui méritent véritablement l'eſtime & la vénération ; & que celles qui ont le plus l'air de la folie ou de l'étourderie, ſont ſouvent celles qui au fond ſont les plus ſages. Commandeur, l'hypocriſie ſe trompe bien, ſi elle croit reſſembler à la vertu.

LE COMMANDEUR.

A boire.

VOLNY, *à Fondville.*

Mon ami, fais-tu imprimer ces choſes-là ?

On rit, on boit, & les têtes commencent à s'échauffer.

LE COMMANDEUR, *bas à la Comteſſe, pendant que les autres boivent.*

Tu vois à quels gens tu avois affaire !

LA COMTESSE, *de même.*

Les malheureux !..... Que Fondville leur reſſemble peu !

VOLNY, *aux autres à demi-voix.*

Le Commendeur commence à en tenir.

D'ORSILLY, *du même ton.*

Nous pouvons ne nous plus gêner.

FORLIEU, *du même ton.*

Nous ſerions bien dupes de nous contraindre plus long-temps.

VOLNY.

(*Du même ton.*) Il faut l'achever. (*Haut.*) Mes amis, vous ne m'avez pas porté la ſanté de ma emm e !

FORLIEU.

Tu as raiſon, & c'eſt de notre part une mal-honnêteté impardonnable.

VOLNY.

Buvons tous enſemble, & razade. Le Commandeur ſera des nôtres ; pour d'Orſilly, je n'oſe l'en prier, il eſt trop piqué.

D'ORSILLY.

Oh ! nullement.....

Il ſe fait ſervir à boire ; ils boivent.

(*A Volny, après avoir bu.*) Marquis, ne t'applaudis pas tant de ton triomphe. Sur mon honneur, tu ne feras guere de jaloux.

LE COMMANDEUR, *d'un ton goguenard.*

En effet, que d'Orſilly perd-t-il à tout cela ?

FORLIEU, *vivement.*

Une riche dot .... N'eſt-ce rien ?

D'ORSILLY.

Ce ſeroit beaucoup ſi le mariage n'en étoit pas.

LE COMMANDEUR, *du même ton.*

Et avec qui encore ce mariage ! Avec une étourdie, une capricieuſe, une folle.....

D'ORSILLY, *citant d'un ton tragique ce demi-vers de Phedre.*

. . . . . C'eſt toi qui l'a nommé.

VOLNY.

Si c'eſt là, mon ami d'Orſilly, la ſeule raiſon qui t'empêche de regretter le prix de la Courſe, tu as tort. La Comteſſe de Senanges, je l'avoue avec le Commandeur, eſt bien légere, bien coquette, bien étourdie ; mais les maris comme moi, comme nous, mon cher Comte, ſçavent ramener aiſément leurs femmes à leurs devoirs.

LE COMMANDEUR.

Voilà ce qui s'appelle un homme !.... un mari !.... Que ceux de nos jours profiteroient bien à ſon école !... Oh ! à boire.

LA COMTESSE, *pendant qu'elle le ſert, à demi-voix.*

Mais, mon oncle, vous buvez beaucoup.

LE COMMANDEUR, *à demi-voix, & gaiement.*

Laiſſe, laiſſe, c'eſt pour toi que je travaille.

FORLIEU, *à demi-voix.*

Le Commandeur eſt bien avancé.

VOLNY, *de même à Forlieu.*

Il nous divertira. (*Haut à Fondville.*) Ce pauvre d'Orſilly ! comme il prend ſon parti galamment !

D'ORSILLY.

Tu plaiſantes.

VOLNY.

Cela eſt vrai..... mais, ſérieuſement, je défie ton cheval de paſſer le mien.

D'ORSILLY.

Eh bien, veux-tu recourir la Comteſſe ?

LE COMMANDEUR, *étonné.*

Voilà du nouveau !

VOLNY, *à d'Orſilly.*

Contre quoi ?

D'ORSILLY.

Tiens, contre la petite Hortenſe.

VOLNY.

Ah ! le pari n'eſt pas égal ; j'y mettrois trop du mien.

LE COMMANDEUR, *riant aux éclats, & ſe tournant vers la Comteſſe.*

Ah !..... ah !..... ah !..... à boire..... à boire..... je meurs de ſoif.

FONDVILLE.

Je n'y tiens plus. Vous oubliez, ſans doute, Meſſieurs, que vous êtes ici chez Madame de Senanges, & que vous ſoupez avec ſon oncle..... Mérite-t-elle, dites-moi, toutes ces atrocités ?

VOLNY.

Que t'importe ? Il m'eſt ſans doute permis de faire les honneurs de ma femme.

FORLIEU.

C'eſt un nouvel Amadis que Fondville !

FONDVILLE.

Commandeur, je vous fais excuſe de l'inconſéquence outrée & du babil extravagant de ces jeunes fous : ils ont perdu la tête, & par pitié pour eux, vous devriez nous faire quitter la table au plutôt.

LE COMMANDEUR, *très-gai* (*).

Eh pourquoi ? cela m'amuſe.

FORLIEU, *à Volny.*

Oh ! il eſt tout-à-fait gris.

FONDVILLE.

Cela vous amuſe !..... Ah ! j'admire le ſens-froid avec lequel vous accueillez des propos qui devroient faire ſur vous l'effet le plus douloureux.

LE COMMANDEUR, *gaiement.*

Jugez donc de celui qu'ils feroient ſur ma niece, ſi elle nous écoutoit malheureuſement.

D'ORSILLY.

Oh ! Fondville, fais-nous grace de ta morale, du moins à ſouper..... Commandeur, devinez ce qui m'occupe depuis un quart d'heure ? Plus je conſidere votre Houzard, plus je vois que la chere niece a raiſon de dire qu'il a un peu de ſon air.

LE COMMANDEUR, *gaiement.*

Le trouvez-vous ? Ce n'eſt pourtant pas le même que j'avois il y a huit jours.

FORLIEU.

Cela eſt très-ſingulier : celui-ci lui reſſemble on ne peut davantage..... (*à la Comteſſe.*) Comment t'appelles-tu ?

La Comteſſe ſe tait.

VOLNY.

Eſt-ce que tu n'as pas un nom ?

LE COMMANDEUR.

Parbleu ſi ; mais il ne peut pas trop vous le dire.

D'ORSILLY.

Pourquoi donc ?

LE COMMANDEUR.

C'eſt que ce nom-là..... ce nom-là..... vous cauſeroit une peur à vous faire tous lever de table.

VOLNY.

Quelle idée ! Parle, quel eſt ton nom ?

La Comteſſe ſe détourne.

(*) Ici le Commandeur commence à avoir la tête un peu échauffée.

LE COMMANDEUR, *à la Comteſſe.*

Allons nomme-toi, ou je vais te nommer.

LA COMTESSE, *vivement, à haute voix.*

Mon oncle, ne vous en aviſez pas.

D'ORSILLY, VOLNY & FORLIEU.

Son oncle!

FONDVILLE.

La Comteſſe!

Ils ſe levent.

LE COMMANDEUR.

Vous voilà tout déconcertés! je vous l'avois bien dit qu'il vous feroit tous lever de table..... Oui, Meſſieurs, C'eſt ma niece..... *(Il rit.)* Ah! ah! ah! Vous n'aurez pas perdu votre Courſe pour me venir voir ſervir par un ſi joli Houzard. Qu'en dites-vous?

FORLIEU, *gaiement.*

Commandeur, ſi jamais vous le renvoyez, je le retiens à mon ſervice.

LA COMTESSE, *ôtant ſon bonnet.*

Meſſieurs, j'ai mille remercimens à vous faire, & il faut que je m'en acquitte.

Monſieur de Volny, vous me connoiſſez parfaitement: je ſuis bien légere, bien coquette, bien étourdie; mais ſi j'avois l'honneur d'être la femme d'un homme comme vous, vous auriez trop de peine pour me ramener à mes devoirs. N'y penſez donc plus..... Ah! j'oubliois: mes excuſes à vos créanciers.

Pour vous, Meſſieurs d'Orſilly & Forlieu, vous n'étiez pas aſſez touchés de ma perſonne, pour que je vous faſſe les frais d'un compliment de condoléance..... Au ſurplus, il vous reſte un dédommagement. Votre Baronne.....

LE COMMANDEUR, *l'interrompant.*

Ma chere amie..... & Fondville?

LA COMTESSE.

Que je dois rougir devant lui!..... Puiſſe ma main ne pas lui paroître auſſi mépriſable qu'elle l'eſt aux yeux de ſes rivaux.

FONDVILLE, *ſe précipitant à genoux.*

Ah ! Madame, je ſuccombe à l'excès de mon bonheur.

LA COMTESSE, *le relevant.*

Mon cœur eſt le prix de votre tendreſſe, & ma fortune celui de votre déſintéreſſement.

VOLNY, *aux autres.*

Meſſieurs, nous ſommes ici de trop, retirons-nous.

D'ORSILLY, *d'un ton très-gai.*

Eh bien, mon pauvre Volny, tu te laiſſes donc enlever ainſi le prix de ta Courſe ? (*il rit.*) Ah ! ah ! ah !..... ton cheval avoir pourtant fait des merveilles..... Ah !..... ah !....

FORLIEU.

Allons, viens-t-en avec nous, & ne les boude pas. Ah ! ah ! (*il rit.*)

VOLNY.

Pourquoi bouderois-je ces tendres amans ? (*déclamant.*)

» *Amis*, rien n'eſt ſi beau que l'aſpect du bonheur, »
» Pour moi, du moins....., »

Adieu le cher Fondville.

LE COMMANDEUR.

Meſſieurs, la nuit eſt trop avancée : paſſez-là ; je vous prie, à la maiſon. Vos chevaux d'ailleurs doivent être fatigués ; cette Courſe.....

FORLIEU.

Trop de grace, Commandeur, nous ſommes ici à la porte de Paris. (*il rit.*) Ah !.... ah !....

D'ORSILLY, *chantant.*

» Jamais la nuit ne fut ſi belle ! »

(*Il rit.*) Ah ! ah !

LE COMMANDEUR, *à Volny qui s'en alloit, mais qui s'arrête pour l'écouter.*

Marquis, rayez de deſſus vos tablettes Madame de Senanges, pour la ſeconde femme que vous ayez gagnée à la Courſe.

VOLNY, *ſe retournant, & très-froidement.*

Commandeur, n'allez pas plus loin : vous n'êtes pas trop fort ſur vos jambes.

Ils éclatent de rire, & ils ſortent en emmenant Volny par deſſous le bras.

LE COMMANDEUR.

Allons, mes enfans, tout a reuſſi par-delà mes eſpérances. Toi, ma niece, je vais te voir unie à un homme eſtimable, qui t'aime & qui fera ton bonheur ; toi, mon ami, à l'objet de ta tendreſſe : je ſuis encore plus heureux que vous.

LA COMTESSE.

(*Au Commandeur en riant.*) Mais ! vous ne me grondez plus de mon étourderie ! (*avec ſentiment.*) Ah ! mon cher oncle, & vous Chevalier, quelque ſuccès qu'elle ait eue, ſoyez perſuadés que ce ſera la derniere.

LE COMMANDEUR, *l'embraſſant.*

Embraſſe-moi, ma niece, & n'oublie jamais cette journée..... Il eſt temps de nous retirer..... Je me ſens la tête un peu échauffée..... (*revenant ſur ſes pas.*) Encore un mot. Mes enfans, je vous jure que je ne m'attendois pas à un auſſi heureux dénouement ; mais ce que je trouve de plus plaiſant en tout ceci, c'eſt qu'un Philoſophe ſe ſoit griſé pour rendre une étourdie raiſonnable.

FIN.